

Intervention dans le cadre de la journée d'étude du réseau 2.

Accompagner l'invention

→La « routine » institutionnelle n'est pas un espace neutre

Je propose de commencer cette intervention en interrogeant une certaine conception de la « routine » institutionnelle, à revers de la notion d'invention.

Je vous lis deux courts énoncés extraits de manuels rédigés par des aliénistes du 19^{ième} siècle (respectivement Phillipe Pinel et Jean Etienne Esquirol) reconnus comme des précurseurs de la psychiatrie moderne. Ils y déploient leur conception de l'administration, l'organisation et la gestion de la vie quotidienne dans une institution.

« L'ordre le plus constant doit régner dans un hospice d'aliénés ; tout doit y être calculé et prévu. »¹

« Il faut que le malade soit soumis à un régime sévère, que tous ses mouvements soient surveillés, que ses volontés soient contrariées par une volonté supérieure et toujours présente. »²

Dans son cours au Collège de France consacré au « pouvoir psychiatrique »³, Michel Foucault propose une réflexion sur les enjeux de pouvoir qui sous-tendent ce type de prescription.

Il s'arrête (entre autres) sur deux dimensions :

-Ce mode d'organisation du temps et de l'espace vise une régularité absolue et une stabilité de l'environnement. Cette stabilité serait la condition « *scientifique* » nécessaire à la mise en place d'un cadre perceptif « *neutre* » à partir duquel un savoir « *objectif* » pourra se construire. La construction de ce savoir objectif est bien entendu la prérogative exclusive du clinicien. Ce dernier ambitionne d'occuper la place de l'observateur neutre qui lui seul donne du sens à ce qu'il perçoit. Pour ce faire, il prescrit un emploi du temps rigide et identique chaque jour (régulation du travail, repas, sommeil, gestes, déplacements, activités,...) pour mieux observer de loin la vie qui se déploie dans une routine immuable. La neutralisation des variables de l'espace, du temps, du contexte relationnel,... doit permettre d'appréhender la maladie dans son « *essence* » et de construire ainsi un objet d'étude stable. Il traque les manifestations qui échappent à la rigidité du cadre pour y débusquer les phénomènes pathologiques à éradiquer. Cet idéal de fiabilité, de neutralité et de prévisibilité n'est pas sans faire écho aux protocoles et

¹ Pinel, P., *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale* (1800), On retrouve ce passage au début de la Section IV, intitulée « De la police intérieure des hospices d'aliénés »..

² Esquirol, J.E., *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal* (1838), Esquirol, Dans le Tome 1, au sein du chapitre intitulé « De l'isolement »

³ Foucault, M., *Le pouvoir psychiatrique*, cours au collège de France 1973-1974

aux logiques contemporaines de type DSM⁴. Pour les partisans de cette approche, sans ce cadre rigide, l'observation resterait subjective et anecdotique.

-Ce type d'agencement formalise ce que Foucault désigne comme un « *pouvoir disciplinaire* ». L'ordre ainsi établi dans les asiles est comme une digue qui se dresse face à la menace de désorganisation inhérente au trouble et à l'éventuel déchaînement de la force. L'organisation calculée du temps et de l'espace doit opérer une contrainte sur les corps et induire un réflexe de soumission à l'autorité du clinicien. Cela en passe, par exemple, par la mise en place d'un système de punition/récompense. Si l'individu se conduit bien, il est plus libre. S'il fait n'importe quoi, s'il délire, il est consigné et limité dans ses déplacements.

La clinique orientée par la psychanalyse rejoint bien entendu Michel Foucault quand il s'oppose à cette illusion d'objectivité et à cette volonté de contrôle. Ce à quoi le clinicien est confronté n'est jamais la folie « au naturel » mais à minima la réaction d'un individu confronté à un certain type de cadre spatial et temporel plus ou moins rigide, autrement dit et pour introduire une notion propre à notre champ clinique, à une certaine figure de l'Autre.

Si la « routine » institutionnelle peut certes, comme le souhaitaient les aliénistes, « *sécuriser le malade et diminuer les crises* » et ainsi constituer un opérateur thérapeutique, elle ne tire pas son efficacité en tant qu'autorité extérieure qui imposerait une « nouvelle raison » à celui qui l'aurait perdue ou un nouvel ordre pour contrôler les corps égarés mais au contraire comme une façon de réguler cet Autre fou, imprévisible, incohérent qui bien souvent a l'ambition d'imposer son autorité et sa raison au sujet. Autrement dit, comme le souligne A.Zenoni, la routine permet un certain réglage de l'Autre auquel le sujet a à faire.

Notre clinique nous enseigne que la routine institutionnelle n'est jamais cette espace « neutre » rêvé par les aliénistes mais qu'elle actualise au contraire un point de friction, un point de confrontation, un point de butée. Ce point de friction ne s'appréhende pas comme une manifestation pathologique (par exemple les dits troubles oppositionnels avec provocation) mais comme l'actualisation d'un certain type de rapport à la jouissance, au savoir et à l'objet à partir duquel le travail clinique va pouvoir se déployer. C'est bien souvent dans la zone accidentée où le train-train de la routine sort de ses gonds que le clinicien s'engage.

Ce que nous observons c'est que cette routine peut s'imposer au sujet tantôt comme dénuée de sens (« *il est l'heure de se lever Mr* » - « *Pourquoi ?* » répond Mr enseveli dans une inertie dont il ne peut se dépêtrer), tantôt comme vecteur d'une intention, d'une attente, d'une volonté dont il serait l'objet (« *Mr, vous participez à l'atelier musique aujourd'hui ?* » - « *tu ne peux pas m'obliger !* » répond ce Mr qui témoigne pourtant d'un intérêt soutenu pour la musique). Notons également qu'une docilité absolue aux réglages institutionnels peut témoigner d'une prise totale de l'Autre sur le sujet et produire des effets de soumission et de mortification.

⁴ Maleval, JC, *Limites et dangers des DSM*, l'évolution psychiatrique, vol 68, 2003

C'est pour faire face à cet Autre qui dysfonctionne, qui se manifeste dans son indifférence ou sa férocité, son attention excessive ou son inconsistance et qui revêt un caractère insupportable que le sujet va être amené à « *élucubrer un savoir à sa main* (...) » ⁵.

Il ne s'agit pas d'un cas rencontré en institution mais la lecture qu'Alexandre Stevens propose du cas de Temple Grandin éclaire la logique en jeu dans cette « *élucubration* » singulière. Chez Temple Grandin, la figure de l'insupportable s'actualise dans certains objets/morceaux de corps qui incarnent « *un vivant qui veut* »: le chapeau qui lui comprime la tête, les bras de sa mère qui l'étouffent, ... autrement dit dans ce qui produit une sensation de serrage sur le corps. Cette marque sur le corps ne se noue à aucune articulation signifiante. C'est à partir de ce point d'insupportable que Temple Grandin va construire progressivement sa solution : la couverture qui enroule, la trappe à bétail, la boîte qui enserre le corps et enfin la trappe personnelle qui enserre sans étouffer et dont elle peut régler la pression. Par ses inventions toujours en évolution, elle reprend la main et trouve sa solution pour se « *nouer au monde en traitant la jouissance et son lien à l'Autre* ». ⁶

Si le cas de Temple Grandin reste très éclairant, sa complexité et son degré d'aboutissement ne reflètent pas nécessairement ce que nous rencontrons en institution. Les inventions sont souvent plus précaires, plus frustrées, parfois même imperceptibles mais n'en restent pas moins le fruit d'un travail, d'une élaboration qui vise à rendre possible une inscription dans le lien à l'Autre.

Ainsi en va-t-il pour ce jeune homme rencontré en institution qui oppose bruyamment « *ses habitudes normales* » à celle de l'institution. Ses « *habitudes* » prennent la forme d'une logique implacable à laquelle il est d'abord soumis avant d'y soumettre les autres. Il ne supporte aucun décalage. Ce à quoi il a sans cesse à faire, c'est à la défaillance insupportable de l'Autre. « *Ce n'est pas logique !* » ou « *d'habitude, ce n'est pas comme ça !* » s'exclame t'il en faisant référence tantôt aux horaires, au choix du menu ou au choix d'un mot. Par exemple, lorsque mon collègue lui tend la lime à ongle qu'il a demandé, Mr juge qu'il s'agit non pas d'une lime mais d'une lame : « *L'une coupe, l'autre pas !* » rétorque t'il. Il fustige cet Autre qui par son irresponsabilité pourrait lui faire du mal.

Nous évitons la position autoritaire qui consisterait à opposer notre logique à la sienne. Nous choisissons plutôt de nous mettre de son côté face à l'Autre avec qui il est plongé dans une rivalité imaginaire. Nous ponctuons ses longues démonstrations: « *en effet, il faut trouver une solution* ». Il peut trouver un point d'arrêt à partir d'un consensus qui prend la forme d'un énoncé du type: « *Il est nécessaire d'avoir le bon outil pour réaliser une tâche correctement* ».

⁵ Miller, J.A., *L'enfant et le savoir*, Présentation du thème de la deuxième Journée d'étude de l'Institut de l'Enfant, 2011

⁶ Stevens, A, *Le style de l'autiste*, La Cause Freudienne, 2021

C'est partir de cette signification commune, ce consensus qu'il peut consentir à une certaine dysharmonie, un certain désaccord et « céder » quelque chose.

S'il est d'une part tout entier mené par les mots auxquels il s'accroche, il est tout autant fixé sur l'objet et sa circulation. La consommation de cigarettes, d'argent, de sucre, de téléphone, de jeux à gratter...organise son quotidien. « vite fait, vite fait » nous dit-il lorsque son corps semble propulsé d'un objet à l'autre. Lorsque l'objet manque et à fortiori s'il lui est retiré : il s'agite, insulte, s'énervé et parfois frappe. C'est à partir de ces moments de difficultés que nous nous intéressons à ses tentatives de réglages, ses circuits, ses solutions. Nous devenons partenaires. Avec nous, il fait ses comptes et opère un chiffrage de la jouissance : autant de cigarettes en 7 jours, on divise, on répartit, on liste, on crée des catégories, des sous-catégories « boîte cigarettes du lundi, mardi, etc. », « boîte à cigarettes de réserve », « boîte d'urgence »,.....idem pour l'argent, les boissons, les sucreries,... Rien ne peut totalement le prémunir de la confrontation avec le manque. Le procédé et son ratage sont indissociables, c'est ça qui fonde le travail, un remaniement permanent.

Là où il s'exclamait : « *c'est pas logique !* » , il nous demande maintenant : « *tu comprends la logique ?* ». Le passage de l'impératif à la question ne témoigne certes pas de la supposition d'un savoir chez l'autre mais tout au moins de la supposition d'un intérêt de l'Autre pour sa logique. « *C'est une certitude de savoir celle du psychotique qui s'adresse à un sujet supposé s'intéresser* » ⁷ nous dit Guy Briol. La tentative de rendre compte de sa logique est une discipline à laquelle il s'astreint péniblement et qui se soutient de la relation transférentielle. C'est partir de la supposition d'un intérêt chez l'autre qu'une parole se déploie et que Mr s'intéresse à la logique à laquelle il est lui-même soumis.

L'intervenant a sa place dans cette opération. Ne pas aliéner le sujet dans une position de persécution implique une manœuvre à « *inventer* », « *toujours à renouveler pour rendre possible ce travail de transfert si singulier* »⁸ On soutient le sujet dans son effort pour trouver la présence trop envahissante de l'Autre et se fabriquer un Autre avec qui le lien est possible.

→Le sujet hors discours et l'invention

Pour introduire son texte éponyme⁹, JA Miller justifie la pertinence du concept d'« invention psychotique » en s'appuyant sur la thèse de Lacan : « *C'est même de là qu'il est réduit à trouver que son corps n'est pas sans autres organes, et que leur fonction à chacun, lui fait problème – ce dont le dit schizophrène se spécifie d'être pris sans le secours d'aucun discours établi.* »¹⁰.

Si le rapport au corps (ajoutons à l'Autre, au langage,...) est source d'embrouilles pour tous, le sujet schizophrène se spécifie d'être pris dans ce rapport sans pouvoir s'appuyer sur les « discours établis ».

⁷ Briol, G., *Monologue partagé avec la folie*, L'Harmattan, p63

⁸ *Ibid*

⁹ Miller, J.A., *L'invention psychotique*, Quarto 80-81

¹⁰ Lacan, J., *L'étourdit*, 1973

Dans la lecture qu'il fait de « l'étourdit », Christian Fierens précise la portée et la fonction de ces « discours établis » : « *Le discours n'a pas de protagonistes, il n'est pas commandité par des agents qui le précèderaient. Au contraire, c'est le discours qui donne place au personne qui y trouveront leur consistance. (...)le discours est ce qui tient et soutient* »¹¹

Dans son séminaire sur « L'envers de la psychanalyse », Lacan ajoute: « *Ce que j'appelle le discours, c'est ce qui dans l'ordonnance de ce qui peut se produire par l'existence du langage, fait fonction de lien social* »¹² Le discours n'est pas une affaire de parole mais bien la structure de langage qui garantit une stabilité en donnant une place à chacun dans le lien social , qui arrime le corps et permet ainsi une relation au monde. C'est par exemple le point d'appui indispensable qui permet de dire « non » à l'envahissement de l'Autre qui voudrait nous soumettre sans limite et au contraire de consentir au moment où nous devons nous en séparer ou nous extraire de notre inertie et nous mettre en mouvement.

En organisant le rapport du sujet aux différentes dimensions de son existence (rapport à la mort, à la naissance, la santé, la sexualité, l'alimentation, l'hygiène, le travail,...), la prise dans le discours protège le sujet de devoir questionner et réinventer à chaque instant son mode d'emploi.

A défaut de pouvoir s'appuyer sur ces solutions standards, certains sujets n'ont d'autre choix que d'en inventer une.

La « perte de l'évidence naturelle »¹³ dont témoignent certains met en lumière les effets de la déprise de toute forme de discours. Un résident nous interroge régulièrement « *à quoi ça sert les autres ?* » , « *A quoi je sers moi ?* » « *pourquoi on s'habille?* » , « *comment on court ?* »,...Ces questions situent une perplexité radicale face aux évidences, aux habitudes les plus élémentaires. Les gestes simples du quotidien deviennent des problèmes à résoudre, le sentiment de son propre corps et l'appréhension du temps s'en trouvent perturbés.

Comment s'arrimer à son corps et construire un certain type de rapport au monde à défaut de pouvoir prendre appui sur les solutions standards ?

Pour Mr, l'autre se constitue par exemple à travers un trait distinctif : les chaussures. Il prélève un trait imaginaire pour constituer une première distinction entre les objets du monde, pour que le monde prenne consistance et s'organise, pour que les choses se différencient les unes des autres. Ainsi les types de chaussures donnent des indications sur le caractère de l'un ou l'autre. Il peut ainsi avoir une idée de ce qui l'attend.

¹¹ Fierens, C. *Le discours psychanalytique*, Eres, p.8

¹² Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Le Champ freudien », 1991, p11

¹³ Cfr la perte de l'évidence naturelle est une notion clef de la psychopathologie phénoménologique

Par l'usage qu'il fait de ses médicaments, il accroche son corps à un certain savoir : Tel médicament du matin, « *le bleu* » permet de « *déplier les muscles pour se déplacer* », « *le petit jaune fait démarrer les neurones* » ou encore « *le solide indique le chemin* ».

Il se plaint de sensations étranges et non localisables qui lui traversent le corps. Il situe le risque de voir sa tête se détacher. Lorsqu'il en parle, sa tête bascule en avant, comme un poids mort. « *je fais des chutes de cerveau* » dit-il. Sa solution consiste à développer un lexique personnel qui lui permet de nommer l'étrangeté de ce qu'il vit. Puisqu'aucun discours établi n'est opérant, le devoir d'interprétation de la jouissance est permanent.

La prise dans le discours permet également au sujet de s'appuyer sur une série de conventions qui fondent le lien social. Par exemple, la formule « *comment allez-vous aujourd'hui ?* » réactive le pacte symbolique entre deux personnes sans pour autant que l'un ou l'autre soit nécessairement intimement intéressé à sonder les tréfonds de son âme. Nous voyons au contraire comment en institution un routinier « *bonjour* » peut revêtir un caractère tout à fait énigmatique.

Je m'arrête un instant sur le cas de Mr S. et sur l'invention dont il se saisit. Pour lui chaque moment de rencontre et de séparation réactive les mêmes difficultés. A défaut de pouvoir prendre appui sur un maillage symbolique qui définirait la possibilité d'un battement de présence/ absence, la permanence du lien à l'autre n'est jamais garantie. Le pacte est sans cesse à renouveler. Ainsi, le même rituel se met en place jusqu'à dix fois par jour : il nous adresse un « *bonjour, ça va ?* » en nous tendant la main, main qu'il ne peut ensuite plus lâcher. A chaque fois qu'il est trop près de nous, lui arrive dans le corps la certitude qu'il va être jeté. Il s'agrippe.

Les mêmes difficultés s'imposent à lui au moment de devoir quitter une pièce. Il est prostré, absent, immobile. L'Autre s'apprête à se débarrasser de lui. Un jour, un intervenant s'autorise à fredonner une petite musique tout en l'accompagnant vers la sortie. Mr s'en saisit. Il répète l'opération le lendemain et encore et encore,... La mélodie s'étoffe, s'exporte auprès d'autres intervenants, se complexifie par l'ajout de pas de danse (danser la valse avec lui), de diverses modulations de la voix,... Aujourd'hui nous dansons plusieurs fois par jour d'une pièce à l'autre. Il reste difficile de saisir les différents temps logiques de cette construction progressive et de sa dimension opératoire. D'abord, nous notons que si l'initiative vient bien de l'intervenant, c'est Mr qui choisit de s'en saisir et de l'inscrire dans la répétition et de lui donner ainsi une fonction. L'invention ne se décrète pas du point de vue de l'intervenant mais il arrive que le sujet s'empare de façon contingente d'une proposition qui lui est faite. Ensuite, nous postulons que là où le signifiant indexe toujours sa place d'objet jeté, le caractère hors sens du procédé l'éloigne de ce réel insupportable tout en l'arrimant au fil qui le guide d'un lieu à l'autre. La danse introduit le rythme, le tempo, la scansion qui s'oppose au vide/au trop. Enfin, la manœuvre exige que nous nous engagions pleinement dans cette valse avec lui et ce au risque parfois de se marcher sur les pieds.

Pour contrer ce à quoi il est sans cesse confronté, Mr s'attelle à la tâche. « *J'ai de l'ouvrage* » dit-il. Sa routine quotidienne consiste tantôt à « *faire des emplettes* » tantôt à évacuer ce qui

l'encombre. Si le réel qui s'impose est un « *je suis jeté* », nous faisons l'hypothèse que le processus quotidien d'évacuation est une modalité de traitement qui lui permet de s'extraire de sa condition d'objet en localisant la jouissance dans un objet hors corps. Jeté pour ne pas être jeté lui-même.

Certains sujets se sont attelés à rendre compte avec beaucoup de précision du caractère élaboré et systématique de leurs inventions, nous apportant un éclairage précieux sur la fonction et la logique de celles-ci. Dans son ouvrage « critique et clinique »¹⁴, Gilles Deleuze met en lumière le traitement opéré sur la langue par Louis Wolfson. Ce dernier se désigne comme « *l'étudiant de langue schizophrénique* »¹⁵ et décrit à travers ses livres son procédé qui vise à « *tuer la langue maternelle* ». Il part de phrases ou de mots de cette langue et leur fait subir un traitement spécifique. Il cherche, par exemple, dans une ou plusieurs langues étrangères des phrases ou des mots qui se rapprochent au niveau du sons et du sens des mots d'origine et opère une conversion. (ex : « Where » sera traduit en « Wo »).

Ces procédés ne sont pas figés, ils se transforment, évoluent, s'amplifient, se combinent, se perfectionnent. Ainsi, lorsque sa mère approche, il s'en protège en tenant dans une main un livre écrit dans une langue étrangère et de l'autre il maintient dans son oreille un écouteur relié à une radio à onde courte. Il va peu à peu perfectionner son dispositif en utilisant un stéthoscope branché sur un magnétophone portable.

L'urgence et la nécessité d'invention sont permanentes. Il est aux aguets, La langue maternelle insupportable l'assaille dans tous les coins, (lui fait « vibrer les tympons »). Par exemple, lorsqu'il est confronté à la nourriture, il doit convertir ce qu'il lit sur les étiquettes en formules mathématiques, en chaînes d'atomes.

Deleuze épingle que le problème au fondement de ses inventions sur la langue (qui prennent de multiples formes) touche à la possibilité d'articulation entre « vie et savoir », entre la jouissance et le signifiant, dirons-nous. La vie, ce sont les nourritures et les mots maternels tandis que le savoir, ce sont les langues étrangères et les formules atomiques. Pour Wolfson, la seule justification de la vie serait le savoir. Son ambition serait de réunir toutes les langues étrangères en un idiome total et continu contre la langue maternelle.

Ce que le procédé de Wolfson met également en lumière c'est que la solution laisse toujours entrevoir l'abîme qu'elle tend à traiter. « *un écart vécu comme pathogène subsiste entre le mot à convertir et les mots de conversion* » nous dit Deleuze. Pas d'épiphanie mais un travail ardu sans cesse à renouveler.

¹⁴ Deleuze, G., *Critique et clinique*, Les éditions de minuit, pp18-33

¹⁵ Wolfson, L. , *le Schizo et les langues*, Gallimard

→Usage, fonction et limite de la routine en institution

A défaut de prendre appui sur un discours dans lequel le sujet peut se tenir et par lequel il peut être tenu, la routine institutionnelle peut occuper la fonction de prescrire, organiser, instaurer des habitudes et éventuellement stabiliser le monde du sujet. Ainsi les discours qui scandent le quotidien institutionnel et en établissent la routine constituent une enveloppe formelle à l'intérieur de laquelle le sujet « *en attente d'une régulation symbolique* »¹⁶ peut se mouvoir. La récurrence structure le temps, entretient des différences, des découpages, des scansions, pose des balises permettant d'aller d'un point à l'autre, d'un moment à l'autre.

De ce point de vue, la routine trouve sa fonction dans le retour du même. Ce type de répétition introduit la dimension de la prévisibilité et aide comme le suggère A. Stevens « *le sujet à tenir un certain type d'irruption, de surprise à l'écart, ce qui peut le faire déclencher, ce qui peut déstabiliser son monde.* »¹⁷ La répétition permet un réglage de l'Autre et apporte une forme de lisibilité au sujet. Il se trouve potentiellement et partiellement allégé de la charge de devoir interpréter l'Autre en permanence.

Il nous faut néanmoins nuancer cette conception de la routine institutionnelle organisée uniquement autour de la répétition du même et de son pouvoir de stabilisation.

Comme nous le rappelle Jean Pierre Rouillon, il faut rester attentif à ne pas « *privilégier la puissance du dispositif au détriment des inventions et des trouvailles du sujet* »¹⁸. Il met en question la position de Maud Mannoni qui, s'appuyant sur le premier enseignement de Lacan caractérisé par la primauté du symbolique sur l'imaginaire, avançait que la routine institutionnelle, par son caractère ritualisé (battement entrée/sortie), inscrit le sujet dans le symbolique et lui permet d'« advenir à la dimension de la loi ». Le risque, nous dit Rouillon, c'est qu'à surestimer la puissance du symbolique, on en oublie de tenir compte du réel qui insiste.

Au quotidien, nous observons que les embrouilles et les difficultés apparaissent souvent dans les moments d'« entre-deux », dans les moments dits informels, lorsqu'il s'agit d'attendre, d'aller d'un atelier à l'autre, d'un moment à l'autre, ... C'est là que le sujet peut se vivre comme laissé en plan ou être confronté au retour d'une jouissance débridée. Pour autant, notre travail ne consiste pas à régler chaque moment, chaque temps du quotidien pour instaurer une continuité sans faille du discours et ainsi protéger le sujet de la contingence et de la rencontre. L'idée n'est pas tant de maintenir la continuité que d'accompagner le sujet face à cette discontinuité. Une solution pour chacun doit s'inventer en dehors des moments formalisés.

Nous pouvons également souligner les risques de mortification et d'enkystement liés à la répétition du même tant du point de vue du résident que de l'intervenant. Pour nous, le risque

¹⁶ Miller, J.A., *l'invention psychotique*, Quarto 80-81

¹⁷ Stevens, A., *Désarroi et inventions dans la psychose*, Le Pont Freudien (publication en ligne).

¹⁸ Rouillon, JP, *De l'atelier à la création*, Courtil en ligne, décembre 22

serait par exemple de tomber dans une forme de bêtise en répondant toujours de la même manière à des questions et des problèmes qu'on pense déjà connaître.

Il faut veiller à ce que l'institution et ses systématismes ne transforment pas l'intervenant en un simple exécutant vidé de tout désir d'invention clinique. Quand un intervenant met en jeu quelque chose de son désir (en organisant un atelier autour son intérêt pour la musique, le sport,...), il doit oser se confronter à une perte au regard de ses intentions et de ses attentes. Ça ne marche jamais comme on veut et c'est tant mieux. Cette perte situe une possible ouverture à la contingence et à l'émergence d'un questionnement. A l'instar du désir de l'analyste, le désir de l'intervenant vise l'aménagement d'un espace vide au sein duquel pourra se déployer l'effort d'invention du sujet.

Dans cette perspective, Félix Guattari, psychanalyste et philosophe, avait en son temps interrogé la mise en place à la clinique de Laborde d'un outil appelé « la grille »¹⁹. Cet outil vise à soutenir un mode d'organisation du travail (horaire, planning, atelier, ...) qui oppose aux risques de mortification inhérents à la répétition la singularité des logiques et modes d'investissements individuels. Il en parle comme « *un réglage du nécessaire dérèglement institutionnel* ». Plus concrètement, certains ateliers sont créés ou abandonnés en fonction d'un taux de participation plus ou moins important selon les périodes, les intervenants sont affectés à une tâche (la cuisine, le jardin, la lingerie,...) puis à une autre à partir de leurs intérêts singuliers, s'investissent dans un atelier pour un temps et changent après un moment,... Cela implique de ne pas être accroché aux dispositifs mis en place, aux consignes établies, d'être ouvert au changement. Ce qui intéressait un résident peut perdre de son intérêt, ce qui implique que l'intervenant suive une autre route. Le choix de « l'affectation » à telle ou telle tâche s'oriente des « *affects* » qui s'y déploient. Le caractère mouvant et évolutif de l'organisation soutient la circulation d'un lieu à l'autre, ouvre à des possibilités transférentielles multiples et remet sans cesse au travail la question de notre présence, notre rôle, notre fonction. Sur cette base, la routine institutionnelle s'organise et se réinvente en s'orientant de l'usage que chacun en fait.

Dans son ouvrage « Différence et répétition », Gilles Deleuze propose d'entendre non plus la répétition du côté du retour du même mais de l'émergence possible de la différence. Entendons ici la répétition au sens théâtral. Ce n'est plus le deuxième temps qui répète le premier mais bien le premier qui est la répétition de ce qui suit. On persévère et en persévérant on s'exerce pour mieux laisser émerger la surprise et la contingence. « *Quelque chose se constitue par la reprise aventureuse et hasardeuse d'automaticité* »²⁰ nous dit la philosophe Anne Sauvagnargues.

Ce n'est ainsi pas une mise en série qui tend à se conclure par la réalisation d'un objectif final. C'est plutôt une répétition qui a pour fonction de soutenir un mouvement. C'est un travail

¹⁹ Guattari, F., "La grille", Chimères n34, pp 7-20

²⁰ Anne Sauvagnargues : Elle propose une analogie avec le collectionneur qui s'intéresse non pas à ce qu'il y aurait d'identique dans la série des objets collectionnés mais à l'infime, l'imperceptible différence entre ces objets.

autour la réalisation de quelque chose (ex : l'extraction impossible d'un objet) mais cette réalisation est indéfiniment différée. C'est en ce sens le processus de recherche même qui est opérant. Au fil des ateliers, le sujet élabore patiemment son objet et cerne l'« en trop » auquel il est confronté.

Les temps d'ateliers sont certes formalisés (horaire, intervenant présent, récurrence,...) mais ne sont pas orientés par une finalité orthopédagogique et un protocole préalablement défini. Si la récurrence permet un réglage de l'Autre, ce qui s'y déroule reste à inventer. L'atelier peut ainsi constituer le lieu au sein duquel le résident traite son rapport aux objets pulsionnels (regard, voix, fécès, nourriture,...) en s'appuyant sur une série de techniques, de dispositifs, de discours,... Chacun se saisit différemment de ce qui est mis à sa disposition. L'intervenant aura à repérer ce qui est opérant, au cas par cas (la voix vocodée de S. dans l'atelier musique, le recyclage des déchets pour V. dans l'atelier art plastique,...)

Véronique Mariage décrit très précisément cette dynamique à partir du travail qu'elle a effectué pendant des années avec les enfants du courtil dans le cadre de l'atelier jardin. L'enjeu n'est pas tant d'acquérir telle ou telle compétence en horticulture que de permettre à chaque enfant de déployer son travail. Pour un enfant, l'enjeu est de veiller au découpage des parcelles et à la consolidation d'un bord faisant fonction de protection, un autre veille à se prémunir de l'envahissement des mauvaises herbes, pour un troisième l'objet de son attention touche à ce qui grouille sous la terre et qui incarne un trop, un excès de vie qu'il tente d'appréhender²¹.

Si les ateliers ne sont motivés par aucun objectif préalable, ils n'en sont pas moins très structurés. Mais attention, cette structure est toujours en construction et s'élabore au fil de ce qui s'y déroule, de ce que l'intervenant y repère et de la fonction qu'elle occupe pour le sujet. Véronique Mariage nous éclaire encore en évoquant son atelier théâtre. Ainsi pendant 20 ans, elle affinera son dispositif (les chiffres pour savoir qui débute, le fait de sortir de la pièce avant de commencer la scène, la ligne de démarcation qui définit l'endroit où on fait semblant et là où ça s'arrête,...). C'est en prenant appui sur ce dispositif qui se veut le plus lisible possible que l'enfant pourra faire un usage du semblant, s'exposer au regard de l'autre, tenter de répéter une scène, mimer sans parler,...

La répétition n'est plus ici à prendre du côté du retour de l'identique mais comme une possibilité de persévérer et de consolider un travail d'invention.

→ *Quelle place occuper ?*

Si notre position doit rester vivante, le cas de Mr V. nous enseigne qu'il est nécessaire de rester à la place que le sujet nous indique.

²¹ Mariane Otero, A ciel ouvert, entretiens-le Courtil l'invention au quotidien

Mr se tient à l'écart du groupe, il parle peu si ce n'est pour évoquer des éléments de son histoire qu'il juge « *foudroyants* » et qui renvoient à des épisodes où il s'est senti « *humilié* » par l'autre. Les éléments qu'il relate semblent se réactualiser dans un présent éternel et témoigne d'une trace indélébile que rien ne peut entamer. Il répète invariablement ces mêmes séquences sans que cela ne produise ni transformation, ni effacement.

Mr dessine beaucoup. Cette activité ne prend pas forme dans le cadre d'un atelier défini. Il nous interpelle et nous convoque à assister à sa manœuvre. Il s'empare d'une feuille de papier et dessine d'un trait assuré des séquences en lien à ces événements « foudroyants ». Tout en dessinant, il relate l'évènement et évoque l'intonation d'une voix, un soupir, un regard,...qui l'ont percuté.

Mr archive ses dessins dans une grande farde qui se trouve dans le bureau des intervenants. Il vient régulièrement reprendre un dessin précis qu'il a commencé plusieurs jours ou semaines auparavant pour y rajouter un élément. Il opère également un travail de superpositions et d'assemblages d'éléments provenant de différents dessins. Il découpe, colle, troue et juxtapose des figures et des paysages apparemment hétéroclites sur une même feuille.

Cette pratique dépasse par ailleurs le cadre défini par la feuille. Mr dessine une topologie tout à fait singulière. Il effectue des montages au sein même du lieu de vie en assemblant et juxtaposant des éléments provenant de ses dessins avec des photos, des bouts de papiers toilette, de terre glaise ou n'importe quels éléments du décor. Il dispose par exemple un long morceau de tissu qu'il troue, un bouquet de fleurs en papier dans le trou, des coccinelles en terre glaise tout autour. Le dispositif est accompagné d'une petite légende qui dit « ici finit le rideau/ M.assasiné »

Mr intègre son corps dans ses mises en scène. Il se dessine à même le corps un paysage montagneux sur le ventre, des amérindiens sur les jambes et un ciel étoilé sur le visage. Il nous demande souvent d'entériner son montage en le prenant en photo avec lui à côté. « Ah, c'est magnifique » s'exclame t'il.

Il nous convoque en tant que témoins et dépositaires de ses productions. Aucune forme de commentaire ou d'interprétation n'est la bienvenue.

Depuis longtemps, nous commentons en équipe la qualité du travail de Mr.V. Chacun souligne tantôt l'expression d'une sensibilité artistique particulière, tantôt la finesse d'un trait, tantôt la dimension conceptuelle de ses agencements. Ainsi, alors qu'un évènement était organisé dans le cadre de l'atelier artistique, Mr s'est vu proposer d'y montrer certaines de ses productions. Mr a répondu par un « *ok* » distrait. Animés par notre propre fantasme, nous avions l'idée que Mr pourrait à partir de la singularité de son travail s'inscrire dans une forme de lien social. Nous aurions dû être plus prudents. Le jour de cet évènement, loin de s'enorgueillir de voir ses œuvres ainsi exposées, il brisera en fin de soirée deux des cadres exposés, sans ajouter un mot. Quelques jours après, il déposera devant notre bureau un petit paquet artisanalement et délicatement emballé par ses soins et contenant des excréments. Là où nous avions voulu élever sa production

au statut d'une œuvre à exposer, Mr nous a à minima rappelé que l'enjeu était pour lui très différent.

Cette séquence nous exhorte à une certaine sobriété dans notre rapport à ces productions. Pas de compréhension trop rapide du sens, pas d'exaltation excessive et surtout pas d'appropriation à partir des idéaux de l'Autre au risque de voir le sujet nous apporter une réponse cinglante à notre méprise.

....